// L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. 4. PHILADELPHIE, NOVEMBRE 11, 1809. VOL I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

HISTOIRE.

RELATION DU PREMIER SIÉGE DE SARAGOSSE,

Du 14 *Juin au* 15 *Août* 1808.

Par M. Vaughan, *d'Oxford.*

Sarragosse, capitale du royaume d'Aragon, est située dans une vallée de l'Ebre, sur la rive droite de ce fleuve, avec un faubourg sur la rive gauche, qui est joint à la ville par un pont de pierre. Depuis la ville, aussi loin que la vue peut s'étendre, jusqu'aux hautes montagnes qui bornent l'horison, le pays est couvert d'oliviers, et tout le territoire environnant, qui est parfaitement arrosé, produit du bled et des fruits en abondance. Quoique les montagnes soient éloignées, cependant la ville est commandée à environ un mille au S.-O., par une hauteur appellée le Torrero, sur laquelle il y a un couvent et d'autres édifices moins remarquables. Le canal d'Aragon, sur lequel il y a un pont, sépare le Torrero d'une autre hauteur, sur laquelle les Aragonais éleverent une batterie avant le siége.

Les murs de Sarragosse paraissent avoir été construits simplement pour faciliter les moyens de percevoir des droits sur chaque article qu'on apporte dans la ville pour y être vendu. Les portes, au nombre de neuf, sont de la construction la plus simple; dans quelques endroits, leur alignement est prolongé par la muraille en terre d'un jardin; dans d'autres, par des bâtiments ou par les restes d'un vieux mur moresque, revêtu d'un mauvais parapet, mais sans aucune plateforme même pour la mousqueterie.

Les bâtiments de la ville sont de brique, et les deux cathédrales, les nombreux couvents et les églises, quoique bâtis des mêmes matériaux, ne sont pas, à tout prendre, dénués d'ornement. Les maisons ont trois étages; les rues sont très-étroites et tortueuses, excepté une ou deux places ou marchés, et la rue appellée le Cozo, qui est située presque au centre de la ville.

La population de Sarragosse peut être estimée à environ 60,000 âmes; quoique le recensement fait en 1787, ne la porte seulement qu'à 42,600.

Ce fut le 25 de Mai 1808, que les habitans de cette ville sans défense et les paysans de la campagne qui l'environne, se leverent en masse pour repousser les injustes agressions des Français. Le capitaine-général d'Aragon, Guilliama avait montré quelque envie de se soumettre à l'ennemi, en tentant de désarmer le peuple; en conséquence, il fut saisi et jeté en prison; et les habitans de Sarragosse et des villages voisins en conférèrent unanimement le gouvernement à Don Joseph Palafox, le plus jeune de trois freres d'une des familles les plus distinguées d'Aragon.

Au commencement de la révolution, ce gentilhomme avait été choisi parmi les officiers des gardes pour commander en second sous le Marquis de Castellar, auquel la garde du Prince de la Paix fut confiée après son arrestation à Aranjuez; il accompagna ensuite Ferdinand VII à Bayonne, d'où il venait de s'échapper déguisé en paysan, et il était revenu à sa maison de campagne près Sarragosse.

Ce gentilhomme si distingué est âgé d'à-peu-près trente quatre ans; il est de moyenne taille; ses yeux sont vifs et expressifs, et toutes ses manieres sont celles d'un homme parfaitement bien né et accoutumé à la meilleure société. Au moment où don Joseph Palafox prit le commandement en Aragon, il avait très-peu de connaissance des affaires militaires; car quoiqu'il eût été toute sa vie dans les gardes espagnoles, il n'avait jamais vu de service militaire effectif, et il avait principalement passé son temps dans la dissipation de Madrid, où la splendeur de sa mise et l'élégance de ses manieres ne lui avaient pas acquis une petite distinction.

Au commencement de son commandement, le 25 Mai, les provinces voisines de la Navarre et de la Catalogne étaient dans la possession des Français; les passes des Pyrennées qui conduisent directement dans le royaume d'Aragon, étaient ouvertes, et Murat avec le principal corps des troupes françaises, était posté à Madrid. Ainsi entouré par l'ennemi, le Général Palafox passa en revue les troupes régulières cantonnées à Sarragosse, et il trouva qu'elles montaient à deux cent vingt hommes, et que le trésor public de la province ne pouvait lui fournir que deux mille réaux, somme égale à vingt livres seize shellins et huit pences, monnoie d'Angleterre.—Plaçant néanmoins une juste confiance dans le patriotisme que le peuple, manifestait, il déclara immédiatement la guerre aux Français, par cette proclamation énergique qui a déjà circulé en Angleterre par la voie des papiers-publics.

Au commencement du mois de Juin, et avant qu'il eût été possible d'effectuer aucun plan pour organiser une force susceptible de défendre l'Aragon, les Français détacherent huit mille hommes d'infanterie et neuf cents de cavalerie qui marcherent de Pampelune contre Sarragosse. Aussitôt que ce mouvement de la part de l'ennemi fut connu, le marquis de Lazan, frere aîné de Don Joseph Palafox, rassembla quelques paysans armés, et attaqua cette force dans le voisinage de Tudela le 13 de Juin. Les Aragonais furent bientôt forcés de se retirer au village de Mallen, où ils eurent derechef le malheur de sentir l'insuffisance de corps indisciplinés lorsqu'ils sont opposés à des troupes réglées, quoiqu'un bois d'oliviers entre le canal d'Aragon, qui appuyait leur droite, et le village de Mallen leur gauche, ne pussent qu'être considérés comme offrant une position favorable pour une force irréguliere.

Le 14 de Juin, les Français se porterent à Alagon, à une distance d'environ seize milles de Sarragosse. Les habitans de cette ville s'assemblerent immédiatement avec ce qu'ils purent ramasser d'armes de toute espece, et ils forcerent leur général de les conduire à l'ennemi. Ils ne se furent pas portés bien loin de Sarragosse, qu'ils trouverent les Français en ordre de bataille dans la plaine; position qui leur était particulierement avantageuse, en raison de leur cavalerie et de l'artillerie volante. Les Aragonais mal armés et indisciplinés sentirent bientôt la supériorité de l'ennemi, et furent obligé de se retirer à Sarragosse. Cependant leur retraite fut couverte par les deux cent vingt hommes de troupes réglées (qui avaient été joints auparavant par quelques fusiliers de la province), avec une fermeté et un bravoure qui leur valurent les remerciments de leur général, et qui excita l'admiration de leurs compatriotes. Les Français s'avancerent alors à une très-petite distance de Sarragosse, où ils prirent une position dans la vallée de l'Ebre, du côté opposé à celui où la ville est située, et qui était couverte par un terrain élevé, couvert d'oliviers. Ayant occupé cette position, ils différerent leur attaque projettée contre la ville jusqu'au lendemain matin; mais un petit détachement de cavalerie qui pénétra dans la ville le 14 Juin, paya cher sa témérité.

Les Aragonais avaient planté à la hâte quelques pieces de canon devant les portes de la ville, ainsi que sur des positions favorables au-dehors de la place, particulierement au Torrero, et sur toute la hauteur aux environs.

Le 15 de Juin, les Français envoyerent un détachement contre les postes extérieurs sur le canal, tandis que leur principal corps tentait l'assaut de la ville par la porte appellée Portillo. Les Aragonais attaqués, presque au même moment, aux avant-postes et aux portes de leur ville, combattirent avec beaucoup de fureur, mais sans ordre; leur artillerie était servie par tous ceux que le hasard faisait se trouver auprès; chacun commandait et obéissait alternativement; mais tous étaient animés d'un seul et même esprit, et finalement, après le combat le plus

rude, leurs efforts furent couronnés d'un succès complet. Un parti ennemi, qui pénétra dans la ville, fut à l'instant mis à mort, et le général français, convaincu qu'il était inutile de persévérer dans ses attaques, retira ses troupes, et leur fit prendre une position, hors de la portée du canon des Aragonais.

Sarragosse, ainsi délivrée des Français pour un temps, resta avec de bien faibles ressources pour soutenir un siége. Ses fortifications ne consistait qu'en murs de terre; elle manquait totalement de grosse artillerie, et n'avait pas de troupes en état d'entreprendre des sorties contre les ouvrages de l'ennemi. Cependant, malgré toutes ces circonstances décourageantes, le peuple, plein de confiance en Dieu, en son propre courage, et dans la justice de sa cause, résolut de défendre les rues de sa ville jusqu'à la derniere extrémité.

Aussitôt que les Français eurent été repoussés, le 15 de Juin, le Général Palafox partit de Sarragosse, afin de rassembler des renforts, de se procurer des ressources pour un siége, et pourvoir à la défense du reste du royaume d'Aragon, si la capitale venait à succomber. Il trouva de 13 à 1400 soldats qui avaient échappé de Madrid, et il leur réunit une petite division de soldats de la milice stationnée à Catalayud. Cédant aux désirs de ses soldats, il attaqua les Français avec cette force peu nombreuse. Il marcha sur-le-champ à Epila, dans l'intention de se porter de là au village de la Muela, espérant par cette manœuvre placer les Français entre sa petite armée et la ville de Sarragosse. Ce projet échoua. Les Espagnols furent attaqués à l'improviste dans la nuit à Epila, et aprés une résistanee opiniâtre, mais inutile, ils furent obligés de céder à la supériorité du nombre et de la discipline. Les débris de cette petite force se retirerent du champ de bataille à Catalayud, et par la suite, se jetèrent dans Sarragosse, mais non sans de grandes difficultés.

Pendant ce temps, les Français reçurent des renforts de troupes et d'artillerie de Pampelune, et ils commencerent à occuper les différentes positions militaires de la plaine d'oliviers qui entoure Sarragosse. L'audace et la valeur des assiégés ne permirent pas à l'ennemi de faire ces opérations sans être molesté; cependant les Français eurent investi en peu de temps une moitié de la ville, et le 28 de Juin, ils s'emparerent du Torrero. La batterie voisine, qu'on avait confiée à un officier d'artillerie et à 500 hommes, tomba aussi dans les mains de l'ennemi. L'officier fut déclaré traitre à son pays, pour n'avoir pas défendu ce poste important comme il aurait dû le faire, et à son retour à Sarragosse, il fut pendu sur-le-champ.

Après la reddition du Torrero, la ville n'avait plus de communications qu'avec le pays qui est sur la rive droite de l'Èbre.

Pendant ces opérations de l'ennemi, les Aragonais s'étaient occupés avec ardeur à mettre leur ville dans un aussi bon état de défense que leur faibles ressources pouvaient le permettre. Ils déchirerent les stores de leurs fenêtres, pour en faire des sacs qu'ils remplirent de sable, et qu'ils entasserent devant chacune des portes de la ville, en forme de batteries, creusant une large tranché devant chacune. Ils pratiquerent des trous ou meurtrieres dans les murs de terre et dans les bâtiments intermédiaires, afin d'y placer la mousqueterie, et dans quelques endroits où la position le permettait, on plaça du canon. Dans les environs de la ville, les maisons furent jetées bas ou brûlées; des jardins et des plantations d'oliviers qui dans des temps plus heureux avaient fait l'agrément ou la richesse de leurs propriétaires, furent détruits et nivelés sans regrets par les propriétaires eux-mêmes, dans tous les endroits où ils faisaient obstacle à la défense de la ville, et couvraient les approches de l'ennemi. Les efforts des hommes étaient animés par des femmes de toutes les conditions, qui se formaient en petits partis ou détachemens, soit pour aller au secours des blessés, soit pour porter de l'eau ou des provisions aux batteries des portes, tandis que les enfans étaient employés à porter des cartouches et des gargousses qui étaient fabriquées par les moines.

Les Français resserrerent de plus en plus l'investissement de la ville, et il se passait à peine un jour sans qu'il n'y eût quelque combat sanglant dans les plantations d'oliviers, entre des détachemens d'Aragonais et l'ennemi. Dans les derniers jours du mois de Juin, quatre cents soldats du régiment d'Estremadoure, de petits détachements d'autres corps, et quelques artilleurs parvinrent à se jeter dans Sarragosse. Aux artilleurs, se joignirent deux cents hommes de la milice

de Logrono, qui, animés par la présence de l'ennemi, s'instruisirent bientôt dans toutes les manœuvres du corps auquel ils s'etaient réunis. Vers le même temps on reçut de Lérida deux pieces de 24 et quelques bombes dont on avait grand besoin.

L'ennemi tirait alors ses ressources en munitions du dépôt qu'il avait formé dans la citadelle de Pampelune, tandis que les Aragonais, alors complétement entourés par les Français, n'avaient pas une seule forteresse d'où ils pussent tirer du canon ou des munitions.

Le 30 Juin, un édifice très-fort, situé au centre de Sarragosse, dont on avait fait un magasin à poudre, sauta en l'air, et dans moins d'un instant, une rue entiere fut convertie en un monceau de ruines. Les habitants de Sarragosse étaient à peine revenus de la consternation que leur avait causée cette perte funeste et irréparable; ils avaient à peine fini de retirer leurs concitoyens de sous les ruines fumantes de leurs maisons, que les Français qui venaient de recevoir un convoi de mortiers, de bombes, d'obusiers, et de canons de 12 qui étaient suffisants pour battre les murailles de terre, ouvrirent un feu terrible sur la place. On a estimé qu'il fut lancé 1200 bombes ou obus sur cette ville qui n'avait pas un seul bâtiment à l'épreuve de la bombe, et dont les habitans n'avaient pas même eu la précaution de placer le long des murailles des poutres ou des planches de hauteur, sous lesquelles les passans auraient pu trouver un abri, lorsqu'il tombait une bombe à côté d'eux.

L'attaque de l'ennemi semblait principalement dirigée contre la porte appelée *Portillo*, et le château qui est auprès, en dehors de l'enceinte des murailles, lequel n'est pas autre chose qu'un bâtiment quarré entouré d'un fossé assez profond, et dont on avait fait une prison. La batterie en sacs de terre qui était placée devant la porte du Portillo, fut bravement défendue par les Aragonais. Elle fut démolie à plusieurs reprises, et chaque fois elle fut reconstruite sous le feu de l'ennemi. Le carnage qui avait lieu chaque jour à cette batterie, était une chose véritablement terrible. Ce fut là que l'on vit de la part d'une femme, un trait d'héroïsme dont on trouve à peine un exemple dans les fastes de l'histoire. Augustina, femme des basses classes du peuple, âgée d'environ 22 ans, belle de sa personne, était employée à porter des rafraîchissemens aux soldats des portes; elle arriva à la batterie du Portillo, au moment même où le feu des Français avait détruit tous ceux qui la servaient. Dans ce moment les soldats et les citoyens hésitaient à s'y porter pour en servir les canons. Augustina se précipite par dessus les blessés et les morts, prend une mèche dans la main d'un artilleur qui venait d'être tué, met le feu à un canon de 24, et puis se campe à cheval sur la piece, jurant solemnellement de ne pas la quitter de tout le siége, aussi long-temps qu'elle serait en vie. Cet acte d'intrépidité et d'audace ayant stimulé les compatriotes d'Augustina, ils accoururent alors à la batterie en question, et recommencerent un feu terrible sur l'ennemi. Lorsque l'auteur de cette relation vit cette héroïne à Sarragosse, elle portait une plaque d'honneur brodée sur la manche de sa robe, avec le mot *Sarragossa*, inscrit dessus; elle recevait du gouvernement une petite pension et la paie journaliere d'un artilleur.

Le 2 de Juillet, à la petite pointe du jour, une colonne de l'ennemi se porta en avant de sa batterie, et s'approcha presque à la portée du fusil de la porte de Portillo. On voyait le reste de cette force en ligne, comme ayant l'intention de soutenir la colonne d'attaque, ou de profiter de ses succès, si elle pénétrait dans Sarragosse. La colonne en question marcha, la bayonnette au bout du fusil, et sans tirer, sur la batterie de Portillo; mais aussitôt qu'elle fut arrivée auprès du château, elle essuya sur son flanc un feu de mitraille et de mousqueterie si vif et si meurtrier, qu'elle fut réduite à se disperser, malgré les efforts des officiers.

Le général français fit avancer aussitôt une autre colonne contre la porte d'*El Carmen*, à gauche de celle de *Portillo*. Cette porte était défendue par une batterie en sacs de terre, et par de la mousqueterie qui, bordant les murailles de chaque côté, commandait deux des trois approches de la porte. Cette colonne fut aussi repoussée avec une perte considérable.

Ces attaques que tous les militaires de Sarragosse regardaient comme extrémement injudicieuses, feraient croire que les Français pensaient que leur bombardement avait dû convaincre les Aragonais qu'il était absurde de s'obstiner à soutenir un siège dans une ville sans défense qui, selon eux, ne pouvait pas manquer de se rendre aussitôt qu'une de leurs divisions aurait pénétré dans la ville.

le résultat prouva combien les Français s'étaient fait une fausse idée de la valeur et de la fermeté du caractere Aragonais.

Repoussé et battu dans ces deux attaques, l'ennemi s'occupa d'investir la place encore de plus près. L'Ebre était guéable au-dessus de la ville; et au-dessous les Français étaient venus à bout de construire un pont, malgré tous les efforts des Aragonais. Ayant à ce moyen fait passer leur cavalerie de l'autre côté de la riviere, ils détruisirent les moulins qui fournissaient la ville de farine, leverent des contributions dans les villages voisins, et couperent ainsi toutes les communications par lesquelles les assiégés pouvaient recevoir des provisions ou de munitions. Cependant toutes les difficultés que chaque jour, ou pour mieux dire chaque heure ajoutait à leur situation, ne faisaient qu'exciter et enflammer davantage le ressentiment du peuple, et fournissaient à l'habile et actif général des Aragonais de nouvelles occasions de développer tous ses moyens. Dans cette situation critique, il fit faire des moulins à blé qui furent manœuvrés par des cheveaux, il en établit dans divers quartiers de la ville, et il employa les moines à fabriquer la poudre à canon, sous la direction de gens de l'art. Tout ce que la ville possédait de souffre fut aussitôt mis en réquisition; on lava avec soin tous les morceaux de terre dans les rues qui étaient susceptibles de fournir du salpêtre; et l'on fit du charbon avec des brins de chanvre qui, dans cette province de l'Espagne, sont d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. Ce fut avec ce procédé si simple, que l'on parvint à former, pendant le siège, une manufacture de poudre-à-canon, qui fournit régulierement treize arobes de Castille par jour, ou 325 livres pesant.

A la fin du moins de Juillet, les Aragonais trouverent leur ville complétement investie par l'ennemi. Leur nombreuse population n'était plus que très-faiblement pourvue de provisions, et n'avait que peu ou point d'espérances d'être secourue. Quarante-six jours de travaux sans relâche avaient épuisé leurs force et ralenti l'ardeur de leur zele. N'ayant pas un seul endroit pour pouvoir mettre en sûreté leurs malades et leurs enfans, ils s'attendaient à toute heure à une nouvelle attaque générale, et à un second bombardement encore plus formidable que le premier, et cela lorsque leurs rues étaient encombrées de blessés, à la suite des escarmouches continuelles qu'ils étaient obligés d'avoir avec l'ennemi, afin d'ouvrir la communication entre la ville et la campagne. On fit alors une tentative désespérée, mais inutile, pour recouvrer l'importante position du Torrero; après cette tentative, les Aragonais, convaincus de l'impossibilité de faire aucune sorties avec succès, résolurent de vaincre ou de périr dans les murs de leur ville.

Dans la nuit, du 2 d'Août et le jour suivant, les Français bombarderent Sarragosse des batteries qu'ils avaient érigées devant la porte du *Carmen*. Un hôpital d'enfans trouvés, dans lequel on avait déposé de temps à autre des malades et des blessés pendant le siége, prit malheureusement feu et fut rapidement consumé. Pendant cette horrible calamité, les efforts de toutes les classes du peuple furent presque sans exemple. On oublia à l'instant ses propriétés particulieres, chacun se porta avec précipitation au secours des malades et des malheureux enfans qui occupaient ce bâtiment; mais dans cet acte d'humanité, personne ne se distingua plus que les femmes: ni les bombes, ni les boulets de l'ennemi, ni les flammes du bâtiment qui brûlait, ne purent les décourager ni les faire désister de cet acte d'humanité.

Le 3 d'Août, les Français avaient complété leurs batteries sur la rive droite de la Guerva, ruisseau qui tombe dans l'Ebre, et qui n'est séparé des murs de Sarragosse, que par la largeur d'un chemin ordinaire. Presque vis-à-vis le centre de ces batteries, et à portée de pistolet, était la porte de Sta. Engracia, ainsi nommée en raison d'un magnifique couvent et d'une église qui sont situés à côté. Le 4 Août, les Français ouvrirent un feu terrible sur ce quartier de la ville, et dans un instant les murs de terre disparurent, et le beau couvent de Sta. Engracia, mis en feu, ne présenta plus que des ruines.

Les colonnes françaises profiterent aussitôt de cette ouverture, pour se précipiter dans la ville, ayant pris à revers les batteries des portes adjacentes; et après un combat opiniâtre et sanglant, pénétrant jusqu'à la rue de Cozo qui est presque au centre de la ville, elles se trouverent, avant la fin du jour, en possession de la moitié de Sarragosse. Le général français demanda aussitôt que la ville capitulât, par le billet suivant:

Quartier-Général, Santa Engracia.

La Capitulation.

La réponse qui fut faite sur-le-camp, consistait en ces mots :

Quartier-Général, Sarragosse.
Guerre au Couteau *.

PALAFOX.

Un côté de la rue de Cozo, dont la largeur est à-peu-près égale à celle de Pall-Mall, était alors occupé par les Français. On voyait au centre de cette rue le général Verdier donnant ses ordres du couvent des Franciscains. Les Aragonais, maintenant leurs positions du côté opposé, érigerent à la hâte des batteries à l'ouverture des rues, à quelques pas des batteries des Français. L'espace intermédiaire était bientôt rempli de morts, tant de ceux qui étaient tués dans la rue, que de ceux qu'on jetait par les fenêtres des maisons.

Rien ne donna plus d'embârras au général Palafox, dans tout le cours de ce siége, que cette accumulation énorme de corps morts, et la crainte des maladies contagieuses qui devaient infailliblement en résulter. Tout Aragonais qui paraissait au milieu de la rue, était un homme mort; on eut en conséquence recours à un expédient assez extraordinaire; ce fut de pousser de force dans les rues des prisonniers français, avec une corde attachée fortement au milieu du corps, et de les faire aller au milieu des morts et des mourans des deux nations, afin d'apporter les cadavres et de pouvoir les enterrer sur-le-champ dans des fosses creusées exprès. Le triste office auquel leurs anciens camarades les voyaient employés, et une certaine pitié à laquelle les hommes les plus féroces ne sont jamais totalement étrangers, les mit à l'abri de tout péril; il n'y eut que ce moyen de diminuer ainsi les craintes que l'on avait des effets de la corruption des cadavres. Dans cette nouvelle et singuliere maniere de guerroyer, le meilleur moment pour les attaques était toujours la nuit. A la faveur des ténebres et de l'obscurité, les Français et les Aragonais se portaient souvent de l'autre côté de la rue, et attaquaient respectivement leurs diverses batteries avec le courage le plus extraordinaire. Le combat commencé au pied des batteries, était souvent porté jusques dans les maisons situées derriere, et l'auteur de cette relation a souvent vu dans chacun des étages d'une maison de la rue de Cozo des marques non équivoques de la rage et de l'acharnement avec lequel ces sortes de combats avaient lieu. Les batteries des combattants étaient si près les unes des autres, qu'on vit une fois un Espagnol se jeter de son côté ventre à terre, se glisser sous les corps morts qui jonchaient la rue, et aller attacher une corde à un des canons français. Dans le combat qui s'ensuivit, la corde cassa malheureusemeet, et les Aragonais se virent arracher leur proie au moment où ils croyaient la tenir.

Le 5 Août, au moment où l'on s'attendait que les Français allaient renouveler leurs efforts pour se mettre en possession complete de la ville, les Aragonais s'aperçurent que les munitions commençaient à leur manquer; mais cette circonstance ne créa pas le moindre découragement et ne suggéra à personne l'idée d'une capitulation. Le seul cri qui assaillit les oreilles du brave général lorsqu'il passa à cheval au travers du peuple, fut que si les munitions manquaient, ils étaient prêts à attaquer l'ennemi au couteau. Dans ce terrible moment de crise, à la fin du jour, un convoi de provisions et de munitions, et un renfort de trois mille hommes, composé de gardes Espagnoles, de Suisses, et de volontaires d'Aragon, entra à l'improviste dans la ville, sous le commandement du frere du capitaine-général, Don Francisco Palafox.

Dans un conseil de guerre qui fut tenu le 8, on adopta les mémorables résolutions suivantes: "Que les quartiers de la ville dans lesquels les Aragonais se maintenaient encore, continueraient à être défendus avec la même fermeté qui s'était fait remarquer jusques là d'une maniere si brillante; que si l'ennemi l'emportait à la fin, il fallait que le peuple se retirât aussitôt par le pont de l'Ebre dans les faubourgs, et, qu'après avoir détruit le pont on défendrait les faubourgs jusqu'au dernier homme." Cette résolution du général et de ses officiers, fut reçue avec les plus vives acclamations de la part du peuple.

Pendant onze jours de suite, on continua de se battre avec un acharnement sans pareil, nonseulement de rue en rue et de maison en maison, mais même de chambre en chambre

* Le couteau est une arme formidable dans la main des Aragonais, dans le combat corps-à-corps.

La populace enragée gagnait tous les jours du terrain sur les troupes disciplinées des Français, jusqu'à ce qu'enfin l'espace occupé par ceux-ci se réduisit à un huitieme de la ville.

On ne doit pas oublier dans cette relation un trait de caractere qui se fit remarquer pendant le siége de Sarragosse. Dans toutes les parties de la ville où le danger était le plus imminent, et les Français le plus nombreux, on voyait le pere St. Yago Sass, curé d'une des paroisses de Sarragosse. Lorsque le Général Palafox faisait ses rondes au travers de la ville, il voyait souvent Sass, remplissant alternativement les fonctions de prêtre et celles de soldat; quelquefois administrant le Saint Sacrement aux mourans, et d'autres fois combattant avec le plus grand courage les ennemis de son pays. L'énergie de son caractere et son rare courage lui valurent une confiance illimitée de la part du général en chef durant le siége; toutes les fois qu'il y avait quelque chose de difficile ou de hazardeux à entrepepndre, c'était Sass qu'on choisissait pour l'exécuter; ce fut ce brave ecclésiastique; qui à la tête de 40 des braves de Sarragosse, fit entrer une fois un convoi de poudres dont on avait le plus grand besoin pour la défense de la ville. On le trouva si utile pour inspirer à la fois au peuple des sentimens religieux, et pour les mener au combat, que le général lui donna une place dans laquelle sa piété et sa valeur pourront être à l'avenir aussi utiles qu'elles le furent alors; il le nomma à la fois capitaine dans l'armée et aumônier du Commandant en Chef.

Les femmes de Sarragosse seconderent de la maniere la plus admirable l'ardeur que les hommes déployaient. La comtesse Burita, dame d'un haut rang dans le pays, forma un corps de femmes destiné uniquement à secourrir les blessés, et à porter du vin et des provisions aux soldats. Plusieurs personnes dignes de foi déclarent qu'ils ont souvent vu cette jeune, délicate et jolie femme remplissant avec le plus grand sang-froid les devoirs qu'elle s'était imposés, au milieu du feu le plus terrible de balles, de boulets et de bombes. Du moment où elles débuta sur une scene aussi étrange et aussi nouvelle pour elle, il fut impossible de s'apercevoir que l'idée du danger qu'elle courait personnellement produisit sur elle le moindre effet, et la détournât le moins du monde de la poursuite de ses actes de charité et de patriotisme.

La perte en femmes et en enfans pendant le siége, fut très-grande et en proportion de celle des hommes; dans le fait elles étaient toujours le plus en avant, et la difficulté était de les faire apercevoir du danger auquel elles s'exposaient.

Pendant la nuit du 13 Août, le feu des Français fut singuliérement meurtrier, et quand leurs batteries cesserent leur feu, on vit des flammes s'élever dans plusieurs parties des bâtimens qui étaient dans leur possession. Le 14 au matin, au grand étonnement des Arogonais, on vit dans le lointain leurs colonnes qui se retiraient par la plaine, dans la direction de Pampelune. Leur départ avait probablement été accéléré par la nouvelle que la Junte de Valence avait détaché six mille hommes, pour se joindre aux levées de l'Arragon, destinées à secourir la capitale.

Ainsi se termina le siége de Sarragosse, que l'on ne peut regarder comme inférieur à aucun de ceux qui sont retracés dans les annales des temps anciens ou modernes, soit que l'on considere la supériorité des moyens d'attaque que possédait l'ennemi, ou l'impossibilité où était la place de résister à une attaque continuelle et réguliere, ou les exemples de courage, de patience et d'heroïsme des habitans de tout sexe et de toute condition.

L'auteur de cette relation ne peut omettre de faire mention, en finissant, d'un fait singulier dont il a été témoin; c'est que quoique plus d'un pere eût perdu ses enfans dans ce siege, que chacun y eût perdu quelque parent, et que plusieurs personnes eussent été réduites de l'aisance à la pauvreté, il n'entendit pas une seule créature humaine proférer la plus légere plainte Toute espece de sentiment paraissait absorbée dans le souvenir de ce qui venait d'être effectué, et surtout dans la haine et dans l'horreur que l'on portait aux Français.

FRAGMENTS DU POËME
des
TROIS REGNES DE LA NATURE,
PAR DELILLE.

Effets de l'Air.

De l'air . . . . peignons les riches phénomenes:
Oh! de l'homme ignorant quel eût été l'effroi,

Si quelque sage eût dit: "Regarde autour de toi,
"Homme faible! de l'air l'océan t'environne,
"Sur toi pese en tout sens sa fluide colonne!"
Mais la raison bientôt venant le rassurer,
Lui dit: Cet océan dont l'air vient t'entourer,
Lui-même t'appuyant contre sa masse immense,
Par un juste équilibre au-dehors se balance,
Et l'air intérieur, par un contraire effort,
De sa force élastique exerce le ressort.
Sans elle, au même instant, de ta mortelle argile
Sa masse écraserait l'édifice fragile.
Toi-même en veux-tu voir un indice certain?
Pompe l'air que ce vase enferme dans son sein.
Dès qu'il s'est échappé, qu'une exacte clôture
A l'air extérieur en ferme l'ouverture,
Et tout à coup, privé d'un heureux contrepoids,
Le vase en mille éclats se brise sous tes doigts.
Le poids de l'air agit sur la nature entière:
En solide pesant s'unit à la matière;
Des beaux jours, de l'orage exact indicateur,
Le mercure captif ressent sa pesanteur.
L'air éléve à son gré les eaux obéissantes,
Du tronc dans les rameaux conduit le suc des plantes;
Le poids de l'air enfin, par un plus doux bienfait,
Dans le sein maternel fait arriver le lait,
Et le guide à travers les veines qu'il arrose,
De deux globes d'albâtre à deux levres de rose.

La Pompe à Feu.

Souvent encôre, aidé de l'art qui le seconde,
Pour mieux dilater l'air, le feu dilate l'onde.
Mais puis-je me flatter que le dieu des beaux vers
M'apprenne à célébrer tous ces effets divers?
Ces procédés des arts que le vrai sage honore,
Aux arts brillants du goût sont étrangers encore;
Toutefois essayons d'en tracer le tableau;
S'il n'est pas relevé, le sujet est nouveau.
Au-dessus des bassins sur qui l'onde bouillonne,
Dans les concavités d'une longue colonne,
Son épaisse vapeur, du bassin écumeux
S'exhale dans le vide en tourbillon fumeux;
Suivant que son nuage ou s'élance ou s'affaisse,
Le docile piston ou remonte ou s'abaisse,
L'industrie à son choix en gouverne le jeu.
A peine la fumée, enfant léger du feu,
Dans le tube d'airain où sa vapeur s'amasse,
Du piston qu'il refoule a soulevé la masse,
Une eau froide, avec art introduite en son sein,
Dans son canal brûlant la refroidit soudain;
Et par le froid magique, arrêtée en sa route,
Une immense vapeur tombe réduite en goutte:
Alors le lourd piston sent le fardeau de l'air
Et retombe en glissant dans sa prison de fer:
Cependant un levier qui dans l'air se balance,
Suivant que la fumée ou s'abaisse ou s'élance,
Monte ou tombe, et s'en va jusqu'aux antres profonds,
Arracher leurs trésors aux entrailles des monts,
Ravit le noir charbon à la mine féconde,
Extrait le plomb, l'airain, puise et reverse l'onde;
Ainsi l'art asservit, pour ses travaux divers,
Et la terre, et les eaux, et la flamme, et les airs.

La Musique, l'Orgue.

L'Air, de tous nos besoins de bienfaiteur utile,
Quelquefois des beaux arts est l'instrument docile.
Je t'en prends à témoin, ô toi! qui de tes sœurs
Par tes accords divins surpasses les douceurs:

O charme de l'oreille! aimable Polymnie,
C'est lui qui, secondant ta céleste harmonie,
Au gré du souffle humain, de l'archet et des doigts,
En accents modulés fait résonner le bois;
Par lui l'airain bruyant, la corde frémissante,
Du mobile clavier la touche obéissante,
Parlent tantôt ensemble et tantôt tour-à-tour;
Il fait siffler le fifre et gronder le tambour,
Anime le clairon, inspire la musette,
Fait soupirer la flûte, éclater la trompette;
Tandis qu'entretenant commerce avec les cieux,
L'orgue divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie.
Verse dans le lieu saint des torrents d'harmonie.
Jubal lui fit une âme; et ses sons éclatants,
Dans les murs de Sion retentirent longtemps.
Vainqueurs mélodieux des antiques merveilles,
Quels accents tout-à-coup ont frappé mes oreilles!
J'entends, je reconnais ces chefs-d'œuvres de l'art,
Trésors de l'harmonie et la gloire d'Erard.
De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan a préludé: loin d'ici, loin, profanes!
De l'inspiration les sublimes transports
Echauffent son génie et dictent ses accords:
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche à sa voix, chaque fil son langage;
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
Et forme, sans désordre, un dédale de sons.
Quelle variété! que de force et de grâce!
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace:
Tel au gré de son souffle, ou terrible ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

CHARADE.

Mon premier, souvent souple est quelquefois pompeux;
Mon second rend les fruits plus beaux, plus savoureux;
Mon entier se répand d'un air majestueux.

*** Le mot du Logographe du dernier No. est *Argent*, où l'on trouve *rage*, âge, *rat an*, *gare*, *re*.

POLITIQUE.

Coup d'oeil sur l'état politique de l'Europe et de l'Amérique.

(Continué de la Page 43 du 3ème No.)

No. IV.

Deux années se sont écoulées depuis cette invasion injuste de la presqu'isle Espagnole, et la lutte, qui en a résulté, quelque inégale qu'elle soit, n'est pas encore terminée. — Antérieurement à l'époque, où la famille royale d'Espagne tomba dans les pièges impies du despote de la France, la cour de Portugal avait pris et exécuté la résolution, de chercher un asyle tranquille dans notre hémisphère paisible, où son établissement formera peut-être un jour une époque non-moins mémorable, que celle de l'émancipation des Etats-Unis de toute autorité étrangère. — Mais les deux nations privées ainsi de leurs souverains légitimes, ne désespérèrent pas encore d'une cause, qui n'était que celle de la justice, de l'humanité et de la religion. Si leurs efforts réunis à ceux des Anglais n'ont pas été assez heureux, pour repousser l'ennemi commun au-delà des Pyrenées, du moins leur résistance constante et soutenue par le patriotisme le plus désintéressé, a appris au monde entier, quelle est la force d'un peuple magnanime, lorsqu'il embrasse une cause vraiment nationale. Tandis que les armées les plus disciplinées de l'Europe et les cours les plus illustres ont fléchi devant les légions de Buonaparté, ces vétérans de la victoire, au bout d'une campagne de peu de mois, nous voyons les Espagnols et les Portugais avec leurs alliés, soutenant pendant des années tout le choc d'une force supérieure et d'armées aguerries, sans gouvernement régulier, sans généraux expérimentés, sans soldats accoutumés à une discipline sévère et presque sans vivres et sans subsistence. L'Espagne d'Europe tombera sans doute sous le glaive destructeur de l'Usurpateur, mais du moins n'aura-t-elle succombé ni sans vengeance, ni sans gloire.

Le pouvoir de Napoléon était maintenant parvenu à ce degré de supériorité, qu'il croyait pouvoir effectuer par ses seules menaces, les mêmes conquêtes, qu'il n'avait dû auparavant qu'à la valeur et au sang des Français. L'Autriche qui saignait encore de ses pertes récentes, devait au sein de la paix accorder à son spoliateur des concessions, qui de la dignité d'un gouvernement indépendant l'auraient ravalée au rang d'un humble vassal de Buonaparté. Les promesses les plus sacrées sanctionnées par les traités existants furent éludées avec mepris et dédain. On lui faisait un crime de chercher dans la force de ses armes une sûreté, qu'il lui était impossible d'attendre de la bonne foi de l'ennemi juré de son trône. Si enfin, après des tentatives réitérées, et également inutiles, pour convaincre le cabinet des Tuileries de la justice de ses reclamations, elle a pris de nouveau les armes, et commis encore une fois ses destinées au sort des combats, ce ne sont certes ni les vains projets d'une ambition inquiette, ni peut-être même l'espérance d'un véritable succès, mais le désespoir seul, et ce noble dévouement que le monde attend d'un grand monarque, lorsque l'honneur de sa couronne et l'existence politique du peuple qu'il gouverne sont exposés aux derniers dangers, qui ont pû déterminer François II à entrer pour la dernière fois dans une lice, où il est probable, qu'il sera vaincu.

Au milieu des événemens variés de cette guerre, dont l'issue definitive ne nous est pas encore connue, un attentat inoui dans l'histoire des tems modernes, a privé le chef de l'église catholique de cette autorité, qui lui avait été transmise à travers les siècles et que tous les souverains de l'Europe étaient accoutumés de respecter. Ici parait dans tout son éclat cette force morale, qui peut dans les moments les plus critiques de la vie, inspirer à un individu faible et impuissant, le courage de lutter contre les monarques les plus puissants de la terre. Le vénérable Pontife, qui occupait naguère le siège apostolique, vient d'expier, par une fermeté digne des anciens martyrs, la faiblesse qu'il avait eu de couronner un Usurpateur. Le dernier acte de son autorité, cette voix expirante du pouvoir apostolique, retentira, nous n'en doutons pas, dans la conscience de ceux, qui ont voué une fidélité éternelle à la religion de leurs pères et dissipera enfin les illusions d'un grand nombre, qui n'avaient envisagé dans Napoléon que le restaurateur d'un culte antique et révéré.

Avant de jetter nos regards sur la situation actuelle et les intérêts des autres puissances de l'Europe, arrêtons-nous encore quelques instants, pour ajouter quelques traits au tableau de l'etat interieur de la France.

De toutes les calamités que le gouvernement de Buonaparté a accumulées sur les Français, la *conscription* est certainement une des plus insupportables. Elle continue à s'exécuter avec une rigueur, qui porte l'épouvante dans le sein des familles et qui fait souvent maudire à la mère infortunée le jour, où le lit conjugal a été béni de fécondité. La manière inéxorable dont ce fléau s'exerce indistinctement sur le riche comme sur le pauvre, sur celui qu'une organisation plus délicate et une éducation plus soignée, avaient rendu plus propre aux travaux de l'esprit qu'à ceux de la guerre, comme sur le manant et sur l'ouvrier ajoute au mal physique d'une dépopulation effective, le mal moral plus grand encore d'une diminution journalière dans la masse des talents, des lumières et des vertus. A peine une éducation libérale et la sollicitude des parens tendres et estimables ont-elles planté dans l'ame du jeune homme les premiers germes des connaissances et des vertûs morales, qu'il est appelé dans les camps, où il est entrainé bientôt par l'exemple des mœurs les plus dissolues, où sa sensibilité est émoussée par le spectacle sans cesse renouvellé de scènes de barbarie et de férocité, et où il apprend à mépriser ces arts de la paix, dont le soldat enivré de la victoire triomphe avec tant de facilité. A son retour, la patrie possède un guerrier de plus et un citoyen utile de moins. Mais le mal moral, que la conscription entraine à sa suite, commence encore avant l'époque où l'adolescent devient capable de porter les armes, et s'étend en quelque sorte sur tous le membres de la communauté. On a vû des mères enchérir sur les erreurs de la nature en *perfectionnant* pour ainsi dire les infirmités naturelles de leurs enfants, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint le degré fixé par la loi pour les exempter de la conscription. Une moitié de la population est occupée à procurer à l'autre par tous les artifices que la ruse peut imaginer, les moyens pour échapper aux effets de cette loi barbare; et lorsque tous les efforts sont insuffisants, les conscrits désertent quelquefois en troupes de l'armée à l'intérieur,

principalement de l'armée d'Espagne. Les Pyrenées et les Landes sont à présent remplis de jeunes gens de cette espèce, qui mènent une vie errante, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver une occasion de rentrer dans leurs foyers sans être remarqués. Qu'on se forme une idée des habitudes, qu'ils doivent contracter au milieu d'un genre de vie semblable, et l'on concevra aisément, quel effet cette institution doit nécessairement produire sur le caractère national et sur la véritable force de l'état.

La disette de mains industrieuses en France occasionnée par des guerres aussi continuelles et aussi meurtrières, se fait sentir chaque jour davantage dans presque toutes les branches de l'économie politique. Elle est une des grandes causes de cette *dépréciation énorme des propriétés territoriales*, qui sont à présent réduites à une moitié de la valeur qu'elles avaient pendant la courte paix d'Amiens. Mais le manque de marchés et de capitaux, et le fardeau des impôts y ont sans doute contribué en proportion égale*. Le bled se vend au plus vil prix et depuis plusieurs années les récoltes des vignobles n'ont pas payé même les fraix de la culture. Les secours accordés aux propriétaires par Buonaparte ont été non seulement insuffisants, mais le mode d'après lequel ils ont été administrés les a convertis en une vexation nouvelle. Mais Napoléon se rit des malheurs publics. La détresse de l'ancien propriétaire facilite au nouveau parvenu, qui est sa créature, les moyens pour faire des acquisitions précieuses, tandis que les armées imperiales reçoivent à peu de fraix le pain nécessaire à leur subsistance.

Le système des *impôts* cependant, loin d'être proportionné à cette dépréciation de la valeur des terres, a resté constamment le même, et les taxes sont levées indépendamment de tout état du revenu. Outre cet impôt direct si onéreux, les impôts indirects ont été augmentés tant dans la quotité des taxes, que dans le nombre des objects taxés. La gabelle, qui n'était que partielle au commencement de la révolution et qui alors occasionna tant de plaintes, est à présent établie dans toute la France au taux le plus élevé. L'établissement d'un droit de péage dans les rivières navigables sur les bateaux de toute espèce, l'augmentation des droits sur les produits agricoles qui entrent dans les villes — les seuls debouchés qui leur restent — ont contribué à déprécier encore davantage l'agriculture, en entravant la circulation de ses produits. Mais par tous ces moyens le gouvernement français se procure un revenu immense, et rattache à ses interêts cette foule de malheureux, qui dépouillés de la fortune, qu'ils avaient héritée de leurs pères, trouvent dans la perception de ces impôts le moyen d'une subsistance précaire.

Les *manufactures* de la France ont éprouvé un choc bien moins violent que l'agriculture de ce pays. Les manufacturiers Français, maitres exclusifs comme ils sont, du marché intérieur, sont toujours assurés du débit de leurs marchandises, quelle qu'en soit la qualité, et le besoin d'un grand nombre de matières premières importées autrefois de l'étranger, a fait trouver des substituts qui les remplacent plus ou moins parfaitement;* mais les objets manufacturés de toute espèce sont extrêmement chers et le manque de capitaux et de bras les font nécessairement languir.

On pourrait dire en quelqe sorte, qu'il n'existe actuellement point de *commerce* en France, car les affaires faites avec le gouvernement par de hardis entrepreneurs, et quelques spéculations hazardeuses dans le commerce des deux Indes et dans la course, peuvent à peine mériter ce nom. Le commerce intérieur même est suspendu par la guerre, par les requisitions qui portent sur tous les animaux qui peuvent servir au transport des ammunitions et des approvisionnements, enfin par les différents droits de tran-

* *Ce sujet a été dernièrement très bien discuté par un voyageur Américain, le Colonel Pinckney, dans un ouvrage intitulé:* Travels through the South of France, and in the interiour of the provinces of Provence and Languedoc, in 1807 and 1808, &c. 4to. Lond. 1809. *On en trouve une analyse très intéressante dans le* 11ème *numero* de l'Esprit des Magasins Etrangers, *rédigé par Mr. Bronson.*

* *C'est ainsi qu'on a fait dans le royaume de Naples des plantations considérables de coton herbacé qui ont fort bien réussi.— Ces plantations sont conduites par des Français, qui reçoivent toute espèce d'encouragement. Le coton, qui en provient est, dit-on, d'un très beau fil.*

sit. Peut on s'étonner, qu'au milieu de tant d'entraves du commerce, le peuple Français soit exposé aux privations les plus sensibles pour un peuple policé * et qu'il sache bien peu de gré à son tyran de ses desseins *généreux*, d'affranchir les mers d'un despotisme étranger, lorsque les générations se succèdent et passent au milieu dela misère et des calamités publiques.

Tous les Français estimables par leurs lumières et par leurs principes pleurent les malheurs de leur patrie et voyent avec effroi l'abime vers lequel elle a été entrainée par les projets extravagans d'un usurpateur. On peut même dire avec raison, qu'il n'y a pas maintenant un peuple civilisé, par qui ce tyran soit abhorré autant qu'il l'est par le peuple français.* Mais le souvenir du règne de Robespierre et la crainte d'un avenir qui est enveloppé dans les tenèbres, portent les Français à tout souffrir avec patience et il n'appartient qu'à la Providence divine d'arréter par sa main puissante le cours de tant d'iniquités et de tant de désastres.

(*La suite dans le numéro prochain.*)

---

* *La livre de sucre rafiné se vend à présent à cinq francs, et le sucre brut de qualité inférieure à cinquante-cinq sous. Dans quelques pays de vignobles on remplace cet article par une espèce de syrop, en faisant bouillir le moût du raisin doux, et cela se vend jusqu'à 25 sous la bouteille. La racine de chicorée remplace le café; l'écorce du marron d'Inde, sert au lieu de quinquina, etc.*

* *Surtout depuis le massacre de Madrid, l'emprisonnement de la famille royale et toutes les scènes d'horreur qui ont eu lieu en Espagne. Lorsque Buonaparté retourna pour la première fois a Bayonne, en revenant du château de Merac, d'où étaient partis ses sinistres et sanguinaires mandats, il fut frappé du sombre silence qui règnait partout;* et on l'entendit *s'écrier à plusieurs reprises, dans une agitation violente:* "On dirait que j'entre dans une ville Espagnole." *Le même accueil l'attendait à Bordeaux, et sur toute la route, excepté à Montauban, où il reçut quelques égards.*

RÉSUMÉ

Des Nouvelles Politiques.

Nos incertitudes relativement à l'état des négociations entre la France et l'Autriche, sont encore toujours les mêmes. Un article du Moniteur cependant nous laisse entrevoir la probabilité d'une prompte conclusion de la paix, et la gazette d'Altona nous annonce plus positivement, qu'elle doit avoir eu lieu vers le 20 Août dernier. D'autres nouvelles nous présentent une perspective plus guerrière. On dit, qu'un corps d'armée, qui portera le nom du 8ème corps, et qui doit consister de 35,000 hommes, a été formé à Bayreuth sous les ordres de Davoust. Il est destiné à couvrir la Saxe et la Franconie, dans le cas d'une reprise d'hostilités contre toute invasion du côté de la Bohéme, où le général Kienmeyer a rassemblé une armée de 25,000 hommes — On dit aussi, que les Tyroliens se sont insurgés de nouveau, et que l'armée Bavaroise a été obligée de se retirer vers les frontières du pays de Salzbourg.

Le gouvernement de ce dernier pays, opprimé par les réquisitions continuelles, a fait un appel à tout ses sujets, pour les inviter à faire des contributions volontaires, pour défrayer les dépenses journalières. En même tems une députation a été envoyée à Vienne pour solliciter quelque rémission de la somme de 11 millions de francs imposée comme contribution à ce duché.

Le Voralberg semble être pacifié. Le prince royal de Wirtemberg est entré à la tête de ses troupes à Bregentz, chef-lieu des insurgés de ce pays. Le Docteur Schneider, leur général, a été pris, et envoyé aux prisons de Lindau.

Tandis que toutes les parties de la monarchie autrichienne gémissent encore des calamités d'une guerre destructive, Buonaparté cherche à effacer dans l'esprit des habitans de Vienne l'idée du malheur qui les accable, par des fêtes et des réjouissances, auxquelles nous ne pouvons pas les supposer capables, de participer de bonne foi. Le jour de sa naissance a été célébré dans cette capitale avec la plus grande solemnité. Il y eût grande parade le matin, et le soir un feu d'artifice magnifique tiré sur le glacis. Toute la ville était illuminée, et les théatres ouverts au public gratuitement. Des vivres et des liqueurs furent distribués à la populace. Tous les officiers civils et militaires assistèrent au *Te*

Deum chanté à l'église de St. Etienne; et le canon fut tiré pendant toute la journée.

Les théatres et tous les autres lieux de divertissement public ont été remis en activité à Vienne, et le *Prater*, cette promenade superbe, a été dégagée des retranchements, que les Autrichiens y avaient construits. On y a joint le jardin impérial, qui en était séparé par une grille en bois.

Les règlemens sévères, qui avaient existé dans les états autrichiens relativement à l'introduction des livres de l'étranger ont été abolis. Tous les livres permis dans les états de la confédération du Rhin, seront admis à l'avenir à Vienne et dans tous les pays occupés par les Français.

Les autres pays de l'Allemagne ne nous offrent point de nouvelles intéressantes.— Des lettres de Heligoland prétendent, nous ignorons sur quel fondement, que le roi de Saxe a été détrôné par Buonaparté. — Des rapports, d'une nature plus vraisemblable, veulent, que le Baron de Hardenberg, si bien connu par ses lumières et son intégrité, à été rappelé dans les conseils du Roi de Prusse.

Le duc de Brunswick-Oels, qui par des prodiges de valeur était parvenu à traverser tout le Nord de l'Allemagne avec sa petite troupe, est arrivé avec ses braves en Angleterre. — Ce qu'il y a de particulier, c'est que le général Reubel, qui avait combattu contre lui, vient d'arriver comme rèfugié dans le même pays. On dit qu'après avoir été le favori de Jerôme Buonaparté, il en a été disgracié, pour avoir laissé échapper le duc. On ajoute, qu'il passera incessamment dans l'Amerique avec son épouse, qui est née à Baltimore.

D'après des nouvelles du 10 Sept. les troupes Anglaises dans l'isle de Walcheren continuent à souffrir cruellement de la maladie épidémique, qui a porté parmi elles ses ravages. On comptait à cette époque près de 10,000 malades dans les hôpitaux militaires, et il en mourait tous les jours un grand nombre. — On suppose que l'isle sera évacuée au plutôt, mais que les Anglais chercheront auparavant à rendre la navigation de l'Escaut entièrement impraticable. On doit à ce dessein submerger une chaine de bâtimens de transports, chargés de pierres, auxquelles seront fixés des chevaux de frise. On croit, que par ce moyen le courant de l'Escaut sera tout à fait détourné et qu'il se jettera sur le pays entre Berg-op-Zoom et Anvers. Parlà la flotille française serait rendue inutile.

Les préparatifs des Français, pour repousser de ce côté, les attaques des Anglais, ont été énergiques. A l'époque du 21 Juillet, 15 généraux étaient arrivés à Anvers et les troupes y affluaient de tous côtés. Le roi de Hollande s'était mis en personne à la tête de ses troupes, et de celui de l'armée française, et le Sénateur comte Rampen commandait le 1er corps de l'armée réunie.

Les dernières lettres de Lisbonne ne nous annoncent aucun arrangement essentiel dans les positions de Lord Wellington. Il était encore toujours sûr les frontières du Portugal. M. Barthélemy Frère, qui avait succédé au Marquis de Wellesley comme Ministre Anglais auprès de la Junte de Séville, se proposait de se rembarquer pour l'Angleterre.

Joseph Buonaparté a définitivement supprimé par un arrèté spécial, tous les ordres monastiques et mendians, qui se trouvent dans ses états. Quinze jours après la publication de ce decrêt, les individus appartenant à ces ordres, devaient abandonner leurs couvens, et prendre l'habit ecclésiastique séculier. Ils avaient ordre de se retirer aux endroits respectifs de leur naissance, pour y recevoir individuellement du trésor de la province, la pension, qui leur est allouée. Les biens des couvens sont declarés bien nationaux et appliqués à des objets d'utilité publique.

Les écoles de charité seront maintenues, et le gouvernement prendra des mesures actives pour avancer les intérêts de ces institutions bienfaisantes.

Cinquante millions de réaux sont mis à la disposition du ministre de l'intérieur pour indemniser les Espagnols *fidèles*, qui ont souffert des calamités de la guerre. La ville de Madrid forme dans le moment actuel une sorte de grand hôpital pour cette dernière classe. — Cinquante autres millions sont mis à la disposition du ministre de la guerre, pour récompenser ceux, qui se sont distingués par leur courage et leur fidélité.

Par un autre decrêt du nouveau roi d'Espagne il est établi, qu'il n'y aura plus à l'avenir d'autre *Grands* ou personnages titrées, que ceux, qui seront désignés par un decrêt spécial. Ceux qui se trouvent actuellement en possession d'un titre peuvent soliciter la permission de le conserver; mais jusqu'à ce

qu'ils en ayent obtenu cette permission, ils ne peuvent s'en servir dans aucun acte ou contract.

Lord Collingwood était devant Toulon le 26 Août. La flotte française qui se trouve dans ce port consiste de 15 vaisseaux de ligne, deux vaisseaux de guerre Russes et 36 frégates. Quatre mille marins sont arrivés à Toulon de Rochefort. Le contre-admiral Allemand a un commandement dans l'escadre.

Des lettres particulières de la Turquie nous apprennent, que les Turcs ont obtenu quelques avantages sur les Russes à Ismaël. — On dit, que les derniers ont perdu dans cette affaire 3,400 hommes tués, et 17 pièces de canon. On prétend que sept généraux Russes ont péri dans cette action. D'après les mêmes rapports, les Serviens ont été défaits et le commandant Turc a envoyé à Constantinople 500 têtes du champ de bataille.

On écrit de Semlin du 8 Août, que M. Adair, le ministre anglais a addressé au Reis-Effendi plusieurs demandes de la part de sa cour, qui ont été communiquées à un divan extraordinaire, où le grand seigneur a présidé en personne. Mais l'objet de ces demandes, ainsi que les résolutions de la Porte, sont egalement inconnus.

L'intérieur des Etats-Unis jouit d'une tranquillité heureuse, qui ne fournit que peu de lignes à celui qui s'attache à recueillir les événemens du jour. — Les négociations de notre gouvernement avec M. Jackson le ministre Anglais paraissent être entièrement suspendues, puisque ce ministre se trouve actuellement à Baltimore. Rien n'a transpiré encore sur le contenu des dépêches, que le gouvernement a reçues de Paris et de Londres, et le public ne peut s'attendre à être mieux informé à cet égard, avant l'ouverture des séances du congrés. — Le général Hampton qui doit prendre la place du Général Wilkinson s'est mis en route vers la fin du mois passé pour prendre le commandement des troupes à Natchez. — On annonce la mort de M. Merriwether Lewis gouverneur de la haute Louisiane, avec des circonstances assez peu probables.

VARIÉTÉS,

Littéraires, Politiques, &c.

Vendanges de la Vigne de Pennsylvanie.

La compagnie de la vigne de Pennsylvanie a fait vendange de son raisin du *Cap de bonne Espérance*, à Springmill, 13 milles N. N. Ouest de Philadelphie le 26 Sept. dernier. Ce jour le tems était beau, clair, sec, chaud et très agréable; le vent d'Ouest dominant. Le Thermomètre à Mercure exposé à l'air libre, était au lever du soleil à 9 deg. 5-10 min. de Réaum. ou 53 4-10 min. de Fahrenheit; à deux heures après-midi, 21 deg. de Réaum, ou 79, 2-10 de Farenheit; terme moyen ou température de ce jour, 15 deg. 3-10. de Réaum. ou 66 4-10. de Fahr.——Variation de la moindre à la plus grande chaleur du jour 11 degs. 5-10 Reaum., ou 25 deg. 8-10 de Fahr. Le raisin qui etait perfaitement mûr, ayant été égrapé et mis en jus, est resté en fermentation dans la cuve depuis 4 heures du soir, du 26 jusqu'au 29 à 3 heures après-midi; à cet instant les marcs, qui avaient été soulevés d'un demi-pied environ par la fermentation vineuse, commençant à s'abaisser prouvaient que la fermentation vineuse était complette, et que plus de retard produirait une fermentation acéteuse—Alors un vin doux, trés agréable et du plus beau rouge possible, a été tiré de la cuve; une fosse a été faite dans la cuve pour laisser égouter les mares, ainsi que cela se pratique en Champagne, Bourgogne et tout autre pays de vignoble, afin d'éviter le transport du vin qui provient de cette fosse du vendangeoir au pressoir et du pressoir à la cave. Les marcs portés sous le pressoir et exprimés donnèrent un vin, qui avait plus de corps, plus de couleur et un gout plus vineux, que les vins de *goutte* et de *fosse*. Ces trois qualités différentes de vins, c'est à dire vin de *goutte* de *fosse* et de *pressoir* furent mêlés ensemble et composèrent un seul vin, qui fut déposé dans les caves de la compagnie de la vigne de Philadelphie en présence de plusieurs voisins, qui assistèrent à la vendange. La nature et le tems auront soin d'achever toute opération à l'égard de sa perfection, sans que du sucre, de l'eau de vie, du souffre, du plâtre, etc. etc. ou aucun autre ingrédient recommandés si soigneusement par des empiriques et frelateurs de vin, ayent été ajou-

tés à cette liqueur naturelle. La chaleur du vendangeoir ou du lieu, où se trouvait exposé la cuve et le moût en fermentation, était de 16 deg. de Réaum. ou 68 deg. de Fahrenheit pendant la nuit; et de 20 deg. 5-10 de Réaum. à trois heures après midi, ou de 78 1-10 de Fahr.——terme moyen ou température du vendangeoir 18 2-10 de Réam. ou 72 9-10 de Fahrenh.

Il n'y a nul doute, que les Etats-Unis ne puissent espérer les plus grands succès dans ce nouveau genre de culture, pourvu que toutes les opérations qui s'y rattachent se fassent avec intelligence et avec une connaissance parfaite des principes chymiques et physiques qui y président.

Article communiqué par M. Legaux, administrateur de la vigne de Pensylvanie.

Les derniers voyageurs qui ont visité les isles *Sandwich* dans l'Océan pacifique, nous parlent avec admiration des progrès extrêmement rapides, que les habitants de ces isles éloignées ne cessent de faire dans la civilisation et dans l'adoption des institutions, moeurs et usages des Européens. Ils en sont redevables aux Américains bien plus qu'à toute autre nation. Tahama, chef des Owyhee, a soumis à ses loix et à sa domination tout l'Archipel aux environs d'Owyhee. Il employe nombre d'Américains, d'Anglais et de Français pour étendre ses projets de commerce et de conquête; pour explorer les richesses naturelles de ses possessions et pour se procurer les objets de manufacture nécessaires aux travaux de l'industrie comme à ceux de la guerre. On prétend, qu'il a une flotille de neuf à dix bâtiments, qui ont visité la Chine et les isles Ladrones, et dont quelques-uns ont visité le Japon, et qu'il a l'intention d'envoyer ses vaisseaux sous peu à la côte du Mexique, du Pérou et du Chili.

La possibilité de faire usage du gaz, qui s'échappe des charbons de terre au lieu de chandelles, fut d'abord démontrée à Paris, il y a environ huit ans, et cette découverte est maintenant introduite avec un succès complet à Manchester en Angleterre dans les moulins à coton de MM. Philips et Lee.

L'introduction de cette nouvelle espèce de lumière dans l'établissement de ces Messieurs a été graduelle. Elle eut lieu d'abord en 1805 dans deux salles du moulin, dans les bureaux et dans le domicile de M. Lee, après quoi elle fut appliquée successivement à toutes les autres parties de l'établissement aussi rapidement que l'appareil nécessaire pouvait être préparé.

Dans le commencement on éprouva quelque inconvénient de l'odeur du gaz non consumé ou imparfaitement purifié, ce qui peut être attribué en grande partie à l'introduction de divers changemens dans la construction de l'appareil à mesure que l'ouvrage s'avançait. Mais depuis qu'il est achevé et que les personnes qui sont chargées d'en avoir soin se sont familiarisées avec leur tâche, on a remédié à cet inconvénient, non seulement dans le moulin, mais encore dans la maison de M. Lee, qui est illuminée de la manière la plus brillante par ce moyen sans aucune autre lumière artificielle.

La douceur et la clarté qui caractérisent cette lumière, et son intensité presque toujours égale; l'ont mise infiniment en faveur auprès des ouvriers. La circonstance, qu'elle est absolument libre des inconveniens et des dangers, qui résultent de la nécessité de moucher les chandelles et de leurs étincelles, doit lui donner une valeur considérable, puisqu'elle tend à diminuer les risques d'incendie, auquels les moulins à coton sont tant exposés. La dépense de cette lumière ne monte qu'à un tiers de celles des chandelles.

Danger d'une Imagination déréglée.

Les sens ne montrent guère l'objet que tel qu'il est selon la vérité de son être; mais l'imagination, lorsqu'elle est déréglée, franchit bientôt toutes les bornes du vrai. Cette grande maîtresse de l'erreur et du mensonge présente l'image avec les embellissemens les plus faux; elle met le fard le plus trompeur sur les couleurs naturelles; elle est toujours au-dessus ou au-dessous de la réalité. Inventrice de ce qui n'est point, elle reproduit cet objet que l'œuil a trop regardé, avec tous les charmes que lui prête la fiction et les couleurs les plus flatteuses pour la corruption. Là où les sens finissent, l'imagination déréglée commence son jeu: elle supplée à leurs bornes, et met sur ce qui les a frappés toutes les broderies des vastes régions de la chimère, dont elle varie la scene à l'infini. Les couleurs de son criminel pinceau ne s'épuisent jamais: mère impure des tentations, elle est

le malheureux ressort qui conduit aux plus abominables déréglemens; sur ses aîles ou parcourt l'immense parterre du mensonge, émaillé des fleurs les plus belles et les plus empoisonnées. Elle substitue ses funestes lueurs à la véritable lumière; elle bouleverse l'esprit, elle fausse le jugement, elle souille la mémoire; elle corrompt le cœur, et tout, tout est sens dessus dessous dans l'homme assez coupable ou assez malheureux pour lui avoir donné le *blanc-signé* de sa volonté — elle enchaîne sa liberté, de *Maître*, il devient *Esclave*; que dis-je? elle finit par le dénaturer, par l'abrutir. Non, Circé n'eût jamais de coupe plus empoisonnée.

Remise à sa vraie place, rentrée dans l'ordre, soumise à un esprit éclairé, à un cœur honnête, droit, pur et bon, l'imagination est la plus belle prérogative accordée à l'homme, elle est la mère, l'ame des arts; elle centuple toutes nos jouissances, et éleve l'homme au dessus de l'homme. En un mot, lorsque l'imagination n'usurpe point l'empire, lorsqu'une volonté bien réglée, la modère, lorsqu'enfin elle *sert* et ne *commande pas*, rien n'est plus admirable que ce qu'elle peut produire pour les délices légitimes, et même pour l'utilité.

A. B.

Les armes de la couronne d'Espagne consisteront à l'avenir en un écu, divisé en six quartiers, ceux de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, de Grenade, des Indes. Ce dernier portera, selon l'antique usage, deux globes et deux colonnes. Au centre, *brochant sur le tout*, sera l'aigle impérial.

Le Prince Poniatowski a reçu de Buonaparte le grand aigle de la Légion d'Honneur. Beaucoup d'officiers de son armée ont été nommés chevaliers de cet Ordre.

Ce Prince qui vient de ce montrer traître à l'honneur et à son pays, était, il y a vingt ans; au service de l'Autriche: il fit, comme lieutenant-colonel dans un régiment de chevaux-légers, toute la campagne contre les Turcs, sous le célebre général Laudon. Son pere, le Prince André Poniatowski, frere du dernier Roi de Pologne, Stanislas-Auguste, avait été feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche. Sa mere, née comtesse de Kinski, était de la Bohême.

Depuis quelque-temps le génie des sciences semble assoupi; en France on ne fait plus dans les arts de découvertes importantes. Mais il semble que les écrivains de ce pays s'efforcent de faire gagner à la morale et aux principes ce que perdent les sciences: jamais on n'a publié autant d'ouvrages moraux; il n'y a presque pas de semaine qui ne fasse éclore une production en ce genre. Tantôt c'est un *traité sur les devoirs de l'homme en société*, tantôt c'est une *apologie des vrais philosophes*, tantôt enfin une *éloge de la sagesse*. On remarque surtout qu'une certain Dame, aussi célébre par ses romans que par son esprit, possede l'art de *faire* de la morale dans les ouvrages qui ont le moins de rapport avec elle. Dans la nombreuse collection de volumes qu'elle a publiés, il est rare qu'on puisse finir une page, sans y voir figurer le mot de *vertu*; peut-être même ce mot y est-il prodigué. Voici, à ce sujet, une réponse fort plaisante: Quelqu'un blâmait cette Dame de parler aussi souvent raison, et de faire étalage de beaux sentiments et de belles maximes; "Pourquoi, ajoutait-il, Madame de Genlis amene-t-elle la vertu à propos de tout, sans choix et sans nécessité? - *Respectons son enthousiasme*, répondit un malin; *elle parle de la vertu comme les savans d'une découverte*.

Les cosmoramas de Paris offrent maintenant six vues différentes qui font l'admiration des connaisseurs.

L'une represente l'inondation du Nil au Grand Caire; l'horizon à perte de vue est terminé par les pyramides et par les sables du désert;

L'autre, les ruines du temple de Jupiter à Balbec;

L'autre, la ville de Pondichéry; quelques pagodes indiennes et les belles collines de la côte de Coromandel terminent le lointain de ce tableau magique.

Dans un autre appartement, on est enchanté de se voir transporté en Sicile au pied de ce grand volcan qu'on appelle Etna, qui causa jadis tant de désastres aux villes qui l'entouraient.

Le Panthéon de Rome se fait remarquer dans une autre chambre; et enfin, l'intérieur de la magnifique basilique de St. Pierre au Vatican est un monument que l'on ne se lasse pas d'admirer.